

COMMENT FAIRE AVEC SON OMBRE

Hier encore je rasais tout, l'ombre m'étant insupportable hier encore, je rasais tout.

Je n'évoque pas là seulement cet état de mon propre reflet, mais considère également toutes ces ombres qui dépassent, ces autres facettes de l'étranger qui accompagnent et se signalent alentour en débordant leur hostilité immédiate.

J'en remettais alors les pâquerettes au pied du mur mais je ne m'arrêtais pas là, je ne m'en tenais pas aux murs en vérité car le moindre obstacle, le moindre volume susceptible de me priver d'un pan de silhouette, de la soustraire pour tout ou partie à la surface du sol et de se dresser donc contre moi ainsi que l'offense suprême d'un revers absolu, la plus minime défection, au même titre d'ailleurs que sa dépose ostentatoire, la plus minime défection de ce prolongement spectral engageant mon intégrité, interrogeant mon libre arbitre dis je... cela m'étant insupportable je rasais tout.

Ce n'est pas à un vieux loir me semblait-il alors, que l'on apprend à faire sa nuit.

Je battais la campagne surtout, la rase campagne... La ville aussi dans une certaine mesure, les agglomérations, plutôt par nécessité, avec beaucoup moins d'allants et d'infinies précautions. La zone urbaine par nature dissimule ses ressources. Oh j'ai lutté, j'ai bien essayé dans un premier temps, dans la fougue exponentielle de mes vertes années, de m'y atteler davantage, en vain : contre un système organisé l'homme seul ne peut rien.

On n'en peut jamais voir le bout, on croule sous l'ouvrage. A l'époque pourtant mon entreprise d'érasage marnait jour et nuit de pied ferme, et les commandes abondaient. Les chantiers se chevauchaient, s'enchaînaient, se succédaient... Du moment que cela payait je pouvais bien suer un peu, et comme je prospérais je ne m'alarmais pas... erreur de jeunesse que je ne commets plus, en fait de m'enrichir

je me creusais. Je me creusais moi-même mon tombeau et complètement dupe ! Et tous ceux là qui m'acclamaient, ceux là qui se montraient fidèles, qui louaient mes services, profitaient, étaient de mèche ah... de parfaits comédiens ! Moi qui n'avais de cesse d'arser, sans m'en douter un seul instant, je livrais bataille à leur solde...

J'entretenais ainsi des villes entières, à mes dépens car donc rien, pas le plus petit bout de trottoir ni même l'ombre d'un pavé ne furent à terme convoqués pour répondre de ces insignes faits de guerre qui expriment en substance la congruité de mon sens civique. On se jouait de moi voilà tout, ce n'était plus qu'une évidence. Certains murs me tournant le dos venaient me botter le derrière ! Lorsque j'eus compris ça je battis en retraite, pour repartir en campagne. Proprement je me sauvais. La vie est plus une affaire de survie.

A la campagne c'est facile, on peut abattre un grand bouleau. Je suis bien chanceux aujourd'hui car il y en a là où je vis, et de l'espèce la plus neuve, la plus commune, la plus noble, de ce genre qui vous dispense des déconvenues citadines... Parce qu'une fois abattu on ne court pas le risque de la repousse, on ne craint pas de le revoir se mettre en terre : droit comme un I, il reste au sol, ce qui est satisfaisant.

Seulement depuis que ce tégument m'est venu, je tiens la bride à mes distances. C'en est fini de mes croisades, qui me trouvent un peu réservé, je n'écume désormais pratiquement rien. La raison à cela est elle-même une conséquence de ce que je ne saurais expliquer : je ne distingue plus mon ombre. A t-elle été transposée au sein de cette excroissance, a t-elle pu se résorber en ma chair de telle sorte que je ne la perçoive plus ?

C'est elle ou moi, mais l'un de nous deux confond l'autre. Un jour peut-être découvrirai-je que je me poursuis en dedans... ou bien serais-je transparent ? Je ne peux dire à présent ce qui doit advenir, mais c'est sans importance, vous ne comprendriez pas. A la pesée de notre vie Dieu seul peut dire si l'on existe. Moi seul sais qu'il n'existe pas.